

**PRESSE ECRITE, REPORTAGE, CONFIGURATION DE L'ESPACE PUBLIC : DE  
MAX WEBER A MARTIN HEIDEGGER**

Jeffrey Andrew Barash

(Université de Picardie)

La réflexion de Max Weber sur le rôle public du journalisme constitue un domaine d'investigation important dans le cadre de sa conception générale du politique, même si ce thème n'a pas été souvent évoqué. Dès avant la première guerre mondiale, Max Weber, comme sa correspondance le montre, envisage la création d'un groupe d'étude sur l'impact sociopolitique du journalisme et, malgré le fait que ce projet n'a jamais été réalisé, il a poursuivi sa réflexion sur ce thème pendant la guerre, comme en témoigne une série d'articles qu'il publie dans le journal *Frankfurter Zeitung*. Ces articles sont réunis pendant l'été 1917 sous forme d'un long essai intitulé « *Parlament und Regierung im neugeordneten Deutschland* » (« *Parlement et gouvernement dans le nouvel ordre allemand* ») qui constitue l'une de ses réflexions politiques les plus percutantes de cette époque tardive de sa vie. Après la guerre Max Weber évoque à nouveau le thème du journalisme dans la célèbre conférence qu'il présente à Munich en 1919, « *La politique comme vocation* » (« *Politik als Beruf* »).

Le rôle que Weber accorde à la presse écrite est étroitement lié à un idéal politique plus général qu'il adopte, notamment à l'affirmation de l'importance du journalisme de masse pour la dissémination de l'information dans un cadre public, nécessaire pour le bon fonctionnement du système parlementaire auquel Max Weber apporte son soutien. Pendant la Grande Guerre, Weber s'est convaincu que la nouvelle organisation socio-politique de l'Allemagne que l'effondrement de la guerre rendait nécessaire devait conduire à une démocratisation croissante de la vie publique. En effet, comme il l'écrit en 1917 dans « *Parlament und Regierung im neugeordneten Deutschland* », les soldats de retour chez eux en Allemagne à la suite des terribles dévastations de la guerre devaient avoir la possibilité de contribuer directement à la reconstruction et à la réorientation de la patrie qu'ils ont protégée par le biais d'une participation politique sous forme d'élections démocratiques

dans un système parlementaire<sup>1</sup>. Toutefois, Weber reconnaît dans cet essai qu'un tel projet de réorientation politique au moyen d'un renforcement du principe parlementaire rencontre en Allemagne une forte opposition tant du côté de ceux qui cherchent à instaurer une dictature du prolétariat que du côté des groupes réactionnaires qui contestent violemment toute forme de parlementarisme, y voyant le signe d'une dégénérescence politique.

Parmi les plus influentes contestations des principes politiques que Weber constate du côté de la droite réactionnaire, l'on compte le livre d'Oswald Spengler, *Der Untergang des Abendlandes (Le déclin de l'Occident)* publié au moment de la défaite allemande en 1918. Ce livre, qui identifie la défaite allemande et la victoire du système parlementaire en Europe et en Amérique comme le signe d'un déclin plus général de l'Occident, suscite un très vif débat en Allemagne à cette époque et, sur l'insistance de ses étudiants, Max Weber engage avec Spengler à Munich en 1919 un débat sur le politique et la philosophie de l'histoire qui dure un jour et demi<sup>2</sup>. Karl Löwith, de retour à Munich après le service militaire et la captivité en Italie pendant la guerre, assiste à ce débat où à son avis Weber s'est montré « le seul compétent, montrant une connaissance bien plus grande et surtout plus précise que Spengler lui-même »<sup>3</sup>. Nous n'avons pas de protocole de ce débat, mais les quelques remarques faites par Weber à l'égard des thèses de Spengler ne laissent pas de doute sur l'âpre critique qu'il dirige contre les idées et la méthode générale qui animent son livre *Der Untergang des Abendlandes*.

Si l'on jette un regard sur les écrits de ces deux auteurs, rien ne met plus en évidence les différences politiques qui séparent leurs convictions que leurs attitudes respectives à l'égard du journalisme et de son rôle dans la configuration de l'espace public, *die Öffentlichkeit*. Or, c'est ce thème que je voudrais brièvement évoquer dans le propos qui suit. Mon but ne sera pas d'examiner les remarques de Spengler sur Weber ni celles de Weber sur Spengler, qui toutefois ne concernent pas le journalisme et ses enjeux politiques, ni de me pencher sur la réception de Weber ou de Spengler par la postérité. Je cherche bien plutôt à dégager un élément dans leurs orientations respectives qui à mon

---

<sup>1</sup> Weber M., « Parlament und Regierung im neugeordneten Deutschland », in *Politische Schriften*, Munich, Drei Masken Verlag, 1921, p. 127-28. Sauf lorsque le nom du traducteur est indiqué, toute traduction est la mienne.

<sup>2</sup> Voir à ce propos Marianne Weber, *Max Weber. Ein Lebensbild*, Tübingen, Mohr/Paul Siebeck, 1926, p. 685-686.

<sup>3</sup> Löwith K., « Max Webers Stellung zur Wissenschaft », in *Sämtliche Schriften*, vol. 5, *Hegel und die Aufhebung der Philosophie – Max Weber*, Stuttgart, Metzler, 1988, p. 423.

avis reste particulièrement pertinent pour nous : l'*antinomie* profonde que leurs réflexions sur le rôle politique du journalisme mettent en évidence. À mes yeux, cette antinomie touche au cœur de l'idée même du politique et nous permet d'élucider une problématique qui n'a rien perdu de son actualité.

Dans une seconde partie de mon propos, je prendrai également en considération ce que je vois comme radicalisation importante chez Heidegger de la critique du rôle du journalisme engagée par Spengler, notamment dans l'ouvrage de Heidegger, les *Cahiers noirs* (*Schwarze Hefte*). Heidegger, malgré la distance évidente qu'il prend dans ses écrits à l'égard des bases de l'interprétation historique chez Spengler, n'hésite pas à faire l'éloge de la hardiesse de sa démarche dans cette série de volumes qui est restée inédite jusqu'à une date récente, où les remarques favorables à l'égard d'autres auteurs contemporains sont plutôt rares. Heidegger n'éclaire pas de manière détaillée dans cet écrit les raisons pour son approbation de Spengler, mais il affirme que Spengler, contrairement aux historiens universitaires, a eu la volonté de prendre l'étude de l'histoire au sérieux – « *ernstmachen mit der Historie* »<sup>4</sup>. Étant donné la critique que Heidegger adresse contre la méthode historique de Spengler qui réduit l'histoire humaine à un système de croissance et de déclin organique analogue à la vie des plantes, une telle remarque pourrait au premier abord sembler étrange et même incohérente. Mais les *Schwarze Hefte*, selon l'argument que je développerai ici, montrent plus que tout autre écrit de Heidegger une étonnante affinité avec Spengler, compte tenu à mon avis d'une proximité dans leurs attitudes politiques que la critique radicale du journalisme de masse dans son rôle constitutif de l'espace public met en évidence. Ainsi, l'approbation de la volonté spenglerienne de prendre au sérieux l'étude historique prend un relief particulièrement clair lorsqu'il est question moins de la morphologie générale de l'histoire au sens de Spengler que de la configuration de l'espace publique par les médias de masse à l'époque contemporaine.

Poursuivons notre propos par une brève analyse du premier pôle de cette antinomie que j'identifie avec la pensée de Max Weber.

---

<sup>4</sup> Heidegger M., *Anmerkungen I-V (Schwarze Hefte, 1942-48), Gestamtausgabe*, vol. 97, éd. Peter Trawny, Frankfurt am Main, Klostermann, 2015, p. 159.

## I

L'une des finalités principales des articles qu'écrit Max Weber en 1917 pour la *Frankfurter Zeitung*, réunis dans le recueil « *Parlament und Regierung im neugeordneten Deutschland* », est de mettre en cause le système politique établi par le régime d'Otto von Bismarck à la suite de l'unification de l'Allemagne en 1871. La faiblesse de ce système, tel que Weber le conçoit, relève du rapport créé entre la bureaucratie gouvernementale et le parlement. Tout vaste pays, comme Weber l'affirme dans cet essai, comme dans ses écrits sociologiques plus généralement, dépend nécessairement pour son administration et sa gouvernance d'une puissante bureaucratie, ce qui est notamment le cas dans l'Allemagne récemment unie, comprenant une diversité de régions, de religions, de groupes sociaux. C'est pour mettre en évidence le rôle de la bureaucratie que Weber écrit dans cet essai : « L'état moderne est une entreprise [...] tout comme une usine (*ein Betrieb ist der moderne Staat [...] genauso wie eine Fabrik*)<sup>5</sup>. »

Toutefois, le cas de l'Allemagne est tout à fait singulier dans la mesure où la puissante bureaucratie allemande fonctionne à côté d'un parlement que Bismarck, en voulant écarter toute rivalité, rend impuissant. Ainsi, les hautes sphères de la bureaucratie qui dépendent directement du Chancelier pour leur existence et leur avancement, prennent des décisions politiques qui ne sont nullement soumises au contrôle parlementaire. Bénéficiant d'un droit de secret administratif, toute possibilité d'enquête parlementaire sur leur fonctionnement est exclue<sup>6</sup>. Dans une situation de guerre avec l'Angleterre, et en pleine connaissance de la sévère critique que ses remarques susciteront, Max Weber montre à quel point la démocratie anglaise bénéficie d'un système très différent. À l'encontre du parlement allemand, le parlement anglais exerce un strict droit de contrôle à tous les niveaux de l'administration. Ce droit se maintient et montre son efficacité grâce au vif intérêt que la *presse* anglaise manifeste pour les affaires administratives, sur lesquelles le parlement mène son enquête. La presse les porte à l'attention d'un public qui suit ses affaires de très près. Le bon fonctionnement de la démocratie anglaise est donc directement lié à la capacité de mener une enquête parlementaire sur les décisions administratives et d'obliger les

---

<sup>5</sup> Weber M., « *Parlament und Regierung im neugeordneten Deutschland* », in *op. cit.*, p. 140.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 171.

bureaucrates par « une interrogation croisée menée par des experts devant une commission parlementaire » de rendre compte de leurs décisions devant le public et d'en assigner la *responsabilité*<sup>7</sup>.

Les critiques du régime parlementaire en Allemagne, comme Weber le souligne, mettent en cause ce système notamment parce qu'ils y voient l'expression moins d'une démocratie que d'une ploutocratie où l'autorité est en dernière analyse fondée sur l'influence et le pur pouvoir de l'argent. Et ici Max Weber répond que ces critiques restent aveugles devant le véritable danger : le problème posé par le pouvoir de l'argent devient d'autant plus grave et l'abus des finances publiques plus facile à cacher, là où les administrateurs ne sont pas obligés de rendre compte de leurs décisions et d'en assumer publiquement la responsabilité.

À la suite de la parution des premiers de ses articles dans la *Frankfurter Zeitung*, Max Weber déplore dans « *Parlament und Regierung im neugeordneten Deutschland* » la critique que ses affirmations rencontrent dans certains secteurs du public allemand. Comme Weber le raconte, à la fin de l'année 1917 il est accusé, tout comme un député du Reichstag, d'être à la solde des Anglais et même d'avoir accepté des pots-de-vin de Lloyd George dans une section de la *Frankfurter Zeitung* financée par les représentants de l'industrie lourde. Weber prend la crédulité de certains groupes à cet égard comme le signe même de l'immaturation politique allemande.

Max Weber reprend l'analyse de la presse plus directement dans son discours « La politique comme vocation » (« *Politik als Beruf* ») prononcé à Munich en 1919. À l'encontre d'une âpre mise en cause qu'il voit dirigée contre le métier de journaliste au sein de différents secteurs du public allemand, Weber met en valeur à la fois la difficulté et l'importance de ce métier qu'il compare favorablement avec le métier de savant. À la différence du savant, le journaliste doit réaliser son travail très rapidement, pour ainsi dire « sur commande » et l'effet que son travail peut produire lui donne une responsabilité publique encore plus grande que celle du savant. Par ailleurs, lorsque le journaliste cède aux grandes tentations auxquelles il est souvent exposé, c'est la plupart du temps ses méfaits qui restent longtemps dans la mémoire publique, et qui donnent au journalisme une mauvaise réputation. Weber reconnaît le danger croissant d'une commercialisation de la

---

<sup>7</sup> *Ibid.*

presse qui se produit à grande échelle en Angleterre. Dans ce cas, le journalisme responsable risque de perdre son influence, alors que les magnats de la presse s’emparent d’une puissance politique toujours plus grande. Malgré la note pessimiste qu’il donne dans son analyse du journalisme de masse dans « Politik als Beruf », ce qui reste décisif à mon sens est la distinction fondamentale qu’il opère entre le bon et le mauvais journalisme, tout comme la notion de *responsabilité* publique qui constitue la caractéristique principale de l’idéal journalistique qu’il met en valeur.

En dernière analyse, l’avènement de la presse de masse et sa configuration de l’espace public dans un système parlementaire sont pour Weber autant de signes de la rationalisation croissante de la vie humaine qu’il affirme malgré les aspects tragiques du célèbre désenchantement du monde qui, comme il le reconnaît, en est le résultat inéluctable.

## II

La critique que Spengler adresse contre le journalisme est fondée sur la philosophie de l’histoire bien connue qu’il élabore dans *Der Untergang des Abendlandes*. Selon la vision de Spengler, l’histoire assume une structure morphologique analogue à celle de la vie des plantes et de tout organisme : la culture humaine, dans cette perspective, traverse une période de naissance et de croissance, puis elle atteint le stade de maturité d’une civilisation avant de céder ensuite au déclin et à la mort. Comme tout lecteur de Spengler le reconnaît, les jeunes cultures sont dominées par les hiérarchies politiques dirigées par un roi et/ou un petit nombre d’aristocrates. Dans ce cadre, les croyances religieuses et métaphysiques sont à la base de leur autorité. Le passage graduel à la civilisation moderne est marqué par la sécularisation, l’effondrement des croyances religieuses et métaphysiques et la rationalisation de toutes les conditions de la vie humaine. Lors des périodes démocratiques, les convictions qui prédominent correspondent à ce qui paraît évident aux grandes masses, fondées sur l’immédiateté de données matérielles et sensibles. Dans ce contexte de déclin, l’on accorde une valeur particulière à ce qui paraît évident au grand nombre à la lumière de l’espace public, « *die Öffentlichkeit* » ; c’est le système parlementaire des élections par le grand nombre et adapté à la délibération et la discussion qui inspire la confiance politique. Face à cette tendance générale de l’histoire, les historiens, les sociologues et autres praticiens des sciences humaines, qui se perdent dans une infinité de détails, se trompent de fond en comble sur le sens même de leur entreprise au

point où selon Spengler « moins un historien appartient à sa propre discipline scientifique, plus il est important »<sup>8</sup>.

C'est dans le cadre de ce système que la réflexion de Spengler sur le journalisme s'inscrit. Adaptées aux impressions de la matérialité sensible du monde empirique quotidien qui se modifient sans cesse, les convictions des grandes masses sont loin d'être stables ; au contraire, leurs idées pendant les époques démocratiques de déclin sont sujettes à une fluctuation continue. Comme Spengler l'écrit lui-même :

Qu'est-ce que la vérité ? Pour le grand nombre, c'est ce qu'on lit et entend constamment. Un pauvre bougre peut bien s'asseoir et rassembler les raisons permettant d'établir la « vérité » – ça reste alors *sa* vérité. L'autre vérité, la vérité publique du moment, par rapport à laquelle seule il s'agit dans le monde factuel d'effets et de réussites, est aujourd'hui un produit de la presse. Ce qu'elle veut est vrai. Ses dirigeants produisent, modifient, échangent les vérités. Trois semaines de travail journalistique et le monde entier a reconnu la vérité<sup>9</sup>.

Là où Weber, dans « Politik als Beruf », rapproche le travail du journaliste et du savant, Spengler voit dans l'avènement de la presse le déclin du livre et de toute forme d'érudition. Pour lui, le livre montre différents aspects de la réalité là où le journaliste les aplatit en ne présentant qu'une seule version des faits parmi une multitude de représentations possibles.

Il dépasserait le cadre de ce bref propos de vouloir présenter une analyse plus détaillée des idées respectives de Weber et de Spengler sur le journalisme et son rôle politique dans l'espace public. Chez Weber, comme je l'ai souligné, l'importance politique du journalisme réside dans ce qu'il voit comme *responsabilité* du journaliste qui a pour tâche de porter la vérité des faits à la lumière de l'espace public et d'exposer toute déformation de cette vérité en dépit de l'influence que peut exercer l'argent ou la pression politique. C'est la fidélité associée à cette responsabilité qui permet pour Weber d'opérer une distinction

---

<sup>8</sup> Spengler O., *Der Untergang des Abendlandes. Umriss einer Morphologie der Weltgeschichte*, Munich, DTV, 2003, p. 201.

<sup>9</sup> « Was ist Wahrheit? Für die Menge das, was man ständig liest und hört. Mag ein armer Tropf irgendwo sitzen und Gründe sammeln, um die "Wahrheit" festzustellen – es bleibt *seine* Wahrheit. Die andre, die öffentliche des Augenblicks, auf die es in der Tatsachenwelt der Wirkungen und Erfolge allein ankommt, ist heute ein Produkt der Presse. Was sie will, ist wahr. Ihre Befehlshaber erzeugen, verwandeln, vertauschen Wahrheiten. Drei Wochen Pressearbeit, und alle Welt hat die Wahrheit erkannt » (Spengler O., *Untergang...*, *op. cit.*, p. 1139).

entre le bon et le mauvais journalisme. En revanche, ce qui frappe dans le système de Spengler c'est la manière dont il réduit tout reportage disséminé dans l'espace public à un unique modèle qui se constitue en vertu de la place qu'il occupe dans le mouvement de l'histoire, orientée dans ce cas vers le déclin. Le mouvement de déclin de la civilisation occidentale englobe toute croyance et toute action humaine au point où le principe de responsabilité ne peut être qu'une vaine illusion. L'antinomie qui caractérise les convictions profondes des deux auteurs touche au cœur d'un problème que Heidegger exposera dans toute sa radicalité.

### III

Déjà au moment de la première période de son enseignement après la Première guerre mondiale, Heidegger porte son attention aux travaux de Max Weber comme, dans d'autres contextes, à l'*Untergang des Abendlandes* de Spengler. Dans la correspondance avec sa femme, intitulée *Mein liebes Seelchen*, on apprend que Heidegger présente une communication sur « Oswald Spengler et son œuvre » dans le cadre de la « semaine scientifique » à Wiesbaden en avril 1920<sup>10</sup>. Par ailleurs, il fait des remarques critiques sur le livre de Spengler à maintes reprises dans ses différents cours au début des années 1920 à Freiburg. Weber fait l'objet des remarques critiques de Heidegger dans la recension qu'il rédige sur le livre de Karl Jaspers, *Philosophie der Weltanschauungen*, restée inédite à cette époque. Dans cette recension, il met en cause la typologie sociologique de Weber, qui n'est pas fidèle à ses yeux à l'expérience factice de la vie. Cette même critique est répétée dans ses cours de 1919-21 sur la *Phénoménologie de la vie religieuse* où il prend à partie Weber et d'autres représentants des sciences humaines d'un côté et Spengler de l'autre qui, sur des bases d'interprétation fort différentes, présupposent que le sens de l'histoire réside dans un processus objectif au-delà de l'expérience factice de la vie<sup>11</sup>.

Dans *Sein und Zeit*, Heidegger n'évoque les noms ni de Max Weber, ni d'Oswald Spengler, mais on y trouve une référence importante au thème du journalisme et de son rôle dans la configuration l'espace public. En effet, nous apprenons dans la section 27 de *Sein*

---

<sup>10</sup> Heidegger M., *Mein liebes Seelchen! Briefe Martin Heideggers an seine Frau Elfride, 1915-1970*, éd. Gertrud Heidegger, Munich, Deutscher Verlags-Anstalt, 2005, p. 105.

<sup>11</sup> Heidegger M., « Einleitung in die Phänomenologie der Religion », *Phänomenologie des religiösen Lebens, Gesamtausgabe*, vol. 60, Frankfurt am Main, Klostermann, 1995, p. 38-52.

*und Zeit*, intitulée « L'être soi-même quotidien et le on » (« *Das alltägliche Selbstsein und das Man* »), que dans

l'utilisation de moyens de transports publics, dans la dissémination de l'information (le journal), tout autre ressemble à l'autre. Cet être-l'un-avec-l'autre dissout totalement le *Dasein* propre dans le mode d'être « des autres », de telle sorte que les autres s'évanouissent encore davantage quant à leur différenciation et leur particularité expresse. C'est dans cette indétermination et cette imperceptibilité que le On déploie sa véritable dictature.

C'est précisément ce nivellement de la singularité existentielle du *Dasein* qui est dissout dans le mode d'être « des autres » que Heidegger qualifie d'« espace public »<sup>12</sup>.

Étant donné cette position, il ne peut surprendre que Heidegger ne se réfère quasiment plus à Max Weber dans ses écrits ; et dans les *Schwarze Hefte* de la période 1931-38, où il évoque ses travaux, il y accorde peu d'importance. Weber, selon ce texte (« Überlegung II ») est l'expression même de la science tournée vers le passé – « *Alles bleibt beim Alten* » – sans manifester la moindre compréhension de la signification de la question de l'Être<sup>13</sup>. En revanche, Heidegger revient à Spengler à maintes reprises dans les différents tomes des *Cahiers noirs*. Il n'hésite pas dans ces différents contextes à mettre en cause la philosophie de l'histoire de Spengler, considérant sa prophétie du déclin comme une expression entièrement tributaire d'une réflexion plus puissante chez Nietzsche. Et néanmoins il est convaincu de l'importance du travail de Spengler qui, s'il a soulevé beaucoup de critiques parmi les historiens de métier, avait le courage, comme nous l'avons souligné au départ, « de prendre l'étude de l'histoire au sérieux »<sup>14</sup>. Même si Heidegger met en question la méthode historique que Spengler adopte, il affirme sa réflexion sur l'histoire et se demande pourquoi « il y a tant de justesse dans la critique qu'il dirige contre son époque contemporaine ». C'est que Spengler, à son avis, « porte à l'expression une authentique puissance de son époque (*in ihm eine echte Kraft seines Zeitalters zu Wort kam*) »<sup>15</sup>.

---

<sup>12</sup> Heidegger M., *Sein und Zeit*, Tübingen, Niemeyer, 1972, p. 126-127.

<sup>13</sup> Heidegger M., *GA*, vol. 94, *Überlegungen II-VI, Schwarze Hefte 1931-1938*, Frankfurt am Main, Klostermann, 2014, p. 50.

<sup>14</sup> Heidegger M., *GA*, vol. 97, *Anmerkungen I-V, Schwarze Hefte 1942-1948*, Frankfurt am Main, Klostermann, 2015, p. 159.

<sup>15</sup> Heidegger M., *GA*, vol. 95, *Überlegungen VII – XI, Schwarze Hefte 1938-39*, Frankfurt am Main, Klostermann, 2014, p. 139.

Or, selon mon hypothèse, l'éloge que Heidegger fait de Spengler, malgré ses réserves concernant la méthode générale qu'il emploie, prend tout son sens lorsqu'on regarde de plus près la « Zeitkritik », la critique de l'époque contemporaine où selon Heidegger Spengler montre beaucoup de justesse. Cette « Zeitkritik » révèle une étonnante affinité avec les présupposés de Heidegger dans sa mise en question de la manière dont le journalisme de masse configure l'espace public dans le cadre de la démocratie politique. Pour illustrer cette idée, il suffit de citer un seul passage parmi beaucoup d'autres possibles. Il se trouve dans le volume des *Schwarze Hefte* daté de 1942-46, quelques pages avant les remarques que Heidegger fait sur Spengler que je viens de citer :

Le journalisme – il appartient à la technique. Il est l'organisation technique des illusions nécessaires de l'espace public, selon lesquelles le « peuple », c'est-à-dire la masse, imagine qu'elle se détermine elle-même et domine [...]. La « démocratie » comme couverture pour une tricherie à l'échelle planétaire. Ce mot est si mensonger que ce n'est même pas la peine de le comprendre comme « domination de la canaille » (*Pöbelherrschaft*) par le bas. Même cette idée est une pure apparence à l'intérieur de l'impérialisme de la dictature des fonctionnaires de la volonté de la volonté déchaînée comme machination (*Machenschaft*) inconditionnée<sup>16</sup>.

Si dans ce passage on trouve une affinité claire avec les idées politiques et la critique du rôle du journalisme dans la configuration de l'espace public chez Spengler, le terme de « machination » ou *Machenschaft* marque en même temps la distance que Heidegger prend à l'égard de l'interprétation de l'histoire chez Spengler. Dans ce cadre, c'est le mot difficile à traduire de « *Machenschaft* », souvent traduit par « machination », qui est de toute première importance pour désigner le propre de la réflexion heideggérienne sur la *Seinsgeschichte*. La *Machenschaft* correspond à l'époque de la *Seinsgeschichte* où l'oubli de l'être s'achève par la domination planétaire de la technique. Cette époque est marquée par l'avènement de l'illusion propre à l'ère de la technique que c'est l'homme qui constitue

---

<sup>16</sup> Heidegger, *GA*, vol. 97, *op. cit.*, p. 146: « Journalismus – er gehört zur Technik. Er ist die technische Organisation der für die Öffentlichkeit notwendigen Illusionen, nach denen das "Volk", d.h. die Masse sich einbildet, sie bestimme sich selbst und herrsche [...]. "Demokratie" als der Deckname für den planetarischen Schwindel. Dieses Wort ist so lügenhaft, dass es nicht einmal gilt, wenn man darunter die "Pöbelherrschaft" von unten versteht; denn auch diese ist blosser Schein, innerhalb des Imperialismus der Diktatur der Funktionäre des losgebundenen Willens zum Willen als der unbedingten Machenschaft. »

son histoire et produit son propre destin. Cette illusion occulte le fait que ce n'est pas l'action humaine, mais l'appel caché de l'Être qui, par le biais de la machination, préside à cette ultime époque de l'histoire de l'être et prépare un nouveau commencement. La *Machenschaft* correspond, comme Heidegger le souligne dans ce passage, à l'époque de l'occultation des dieux et il n'hésite pas à faire une référence ironique au terme introduit par Max Weber de « désenchantement du monde » (*Entzauberung der Welt*), sans se référer explicitement à lui dans le cadre des *Cahiers noirs*.

Selon mon interprétation, l'affinité profonde qui rapproche Spengler et Heidegger, malgré toute autre différence, se trouve surtout dans l'absence de toute distinction entre différentes qualités, nuances ou possibilités propres au journalisme de masse et à l'espace public qu'il configure. On ne trouve aucune possibilité, ni chez l'un ni chez l'autre, de distinguer un bon d'un mauvais journalisme au sens que lui donne Max Weber. Et en dernière analyse, cette absence de distinction est fondée sur une présomption de *fatalité* qui relève pour chacun des deux du mouvement de l'histoire : quoiqu'on fasse, l'Occident est condamné au déclin au sens de Spengler ou bien chez Heidegger à l'ère de l'avènement de la technique devant laquelle toute action humaine est futile. Mort en 1920, Max Weber esquisse une réponse au type de spéculation que Spengler propose, notamment par sa conception de responsabilité, mais il n'a pu prendre la mesure de toute la gravité du problème politique que ce type de spéculation soulèverait par la suite.

C'est ici que je voudrais conclure en me référant aux travaux d'Ernst Cassirer, qui à mon sens étend la réflexion sur la responsabilité politique au-delà de Weber et de son époque. Telle que je la conçois, la réflexion qu'Ernst Cassirer élabore sur le mythe politique place dans une autre perspective l'antinomie que la confrontation entre Weber, d'une part, et Spengler et Heidegger, de l'autre, nous a permis d'établir.

Dans l'ultime chapitre de son dernier livre *Le mythe de l'État*, terminé à la fin de la Seconde Guerre Mondiale et publié à titre posthume, Ernst Cassirer a désigné Oswald Spengler et Martin Heidegger comme les deux représentants paradigmatiques qui ont ouvert la voie à ce qu'il nomme le « mythe du XX<sup>e</sup> siècle ». Il élabore cette interprétation de l'aspect mythique de leurs respectives positions à partir de sa conviction que l'un et l'autre renoncent à toute idée de *responsabilité* humaine face à la fatalité qui gouverne l'histoire. Il prend pour objet de son analyse le livre *Untergang des Abendlandes* de Spengler tout comme *Sein und Zeit* de Heidegger. À mes yeux, son analyse trouve bien plus de force encore lorsqu'on prend surtout en considération les *Schwarze Hefte*.

À notre époque, à la suite du livre *Travail sur le mythe* (*Arbeit am Mythos*) de Hans Blumenberg et des livres d'autres auteurs plus récents encore, nous aurions tendance à contester la manière dont Cassirer utilise le terme de « mythe ». Là où il l'entend comme puissance occulte qui s'opère indépendamment de toute volonté humaine, une fatalité qui rend illusoire toute responsabilité politique, nous aurions tendance à élargir le champ d'analyse pour souligner les sources proprement mythologiques de toute société politique qui par le langage, les métaphores, et les structures conceptuelles, intègrent nécessairement des éléments mythiques. Toutes les figures de l'égalité et de l'inégalité, de la liberté ou la domination, relèvent de couches symboliques profondes où l'élaboration mythologique reste un élément incontournable.

Cette critique du concept de mythe trop étroit chez Cassirer est sans doute en grande partie justifiée. Mais d'autre part, si toute société est fondée sur des mythes spécifiques, la question reste de savoir dans quelle mesure il est possible de porter un jugement sur les différentes formes de gouvernance en les qualifiant de « bon » ou de « mauvais ». Si toute société politique est en dernière analyse fondée sur un mythe, quel principe politique permettrait d'y porter un jugement critique et d'éviter le même type d'indifférence à l'égard des distinctions entre qualités, nuances ou possibilités que nous avons constatées par rapport à l'interprétation chez Spengler et Heidegger du journalisme de masse et de l'espace public qu'il configure ? Les critiques de Cassirer ne nous donnent pas beaucoup d'indices pour répondre à ce genre de question. Mais, quoi que l'on dise du mythe, il est à mon avis toujours possible de juger les orientations politiques en fonction de leurs effets pratiques : celles qui adoptent une conviction de fatalité niant tout principe de responsabilité risquent en dernière analyse de fonctionner comme ce qu'on appelle en anglais des « self-fulfilling prophecies », des prophéties auto-réalisatrices qui en inspirant la crédulité tendent à rendre plus probables les effets qu'elles prédisent.